

« La littérature au théâtre » Harold et Maude

Béatrice Picard, Leslie Piché and Danielle Shelton

Number 5, 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87711ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1582 (print)

2371-1590 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Picard, B., Piché, L. & Shelton, D. (2018). « La littérature au théâtre » : Harold et Maude. *Entrevous*, (5), 48–51.

THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE, PLACE DES ARTS, MONTRÉAL
2017.04.08

HAROLD ET MAUDE

ADAPTATION QUÉBÉCOISE DU FILM CULTE

DANS LE RÔLE DE MAUDE : BÉATRICE PICARD

DANS LE RÔLE D'HAROLD : SÉBASTIEN RENÉ

REPORTAGE : LESLIE PICHÉ ET DANIELLE SHELTON

ENTREVUE AVEC BÉATRICE PICARD



PHOTO CAROLINE LABERGE

On se souvient du film culte américain réalisé en 1971 par Hal Ashby sur la base d'un scénario de Colin Higgins qui raconte, sur une musique de Cat Stevens, l'étrange relation entre un jeune homme fasciné par le suicide et une vieille dame rebelle et excentrique. Cette brillante satire sociale écorche avec humour une bourgeoisie conservatrice. Flop à sa sortie en salle sous la présidence de Nixon, le film a bientôt fait de rallier la jeune génération.

Le scénario de Higgins est une version remaniée et enrichie du projet de fin d'études de son *Master of Fine Arts* de l'UCLA (Université de Californie à Los Angeles). Inscrit dans la mouvance cinématographique du « Nouvel Hollywood », il est représentatif de la philosophie libertaire des années 1970.

Higgins a adapté lui-même son scénario d'*Harold et Maude* en roman et l'a transposé au théâtre, avec succès (près de deux mille représentations aux États-Unis les deux premières années seulement). La pièce a été jouée en France à partir de 1973, dans une adaptation de Jean-Claude Carrière, puis à nouveau en 2017 par Hugo Bélanger et Michel Dumont, pour le public québécois.

L'adaptation de sa pièce a été pour Colin Higgins l'occasion de renouer ses liens avec la langue française : né à Nouméa en 1941, de parents américain et australien, il avait étudié le français dans un lycée de Sydney et avait suivi un cours de civilisation française à la Sorbonne.

DEUX SOUVENIRS VINTAGES

LA BALLADE DE CAT STEVENS

If you want to be free, be free.
Si tu veux être libre, sois libre.

L’AFFICHE ORIGINALE DU FILM



COMMENTAIRE DE LESLIE PICHÉ

J’ai dix ans en 1971, à la sortie du film *Harold et Maude*. Mon frère ado, lui, en a 16 et il l’a vu. Au souper, Marc raconte des scènes du film. La voiture sport transformée en corbillard et les simulacres de pendaison d’Harold le font rire si franchement que ni ma sœur ni mon père ni moi ne craignons jamais plus les suicides simulés.

Ce film culte, je le verrai quelques années plus tard, avec bien d’autres non moins signifiants. La décennie est faste, faut-il le rappeler : *2001 Odyssée de l’espace* et *Il était une fois dans l’Ouest* en 1968, *Easy Rider* en 1969, et le traumatisant *Orange mécanique* en 1971. Si tous marqueront mon imaginaire juvénile, l’improbable histoire d’*Harold et Maude* demeurera dans une case à part, sur fond de guerre du Viet-Nâm, d’amour libre, de marijuana, de bourgeoisie, de hippies et de liberté.

Qu’en est-il, en 2017, de la production théâtrale québécoise dans laquelle Béatrice Picard – la marraine de la Société littéraire de Laval – incarne Maude ?

Pour mieux répondre à ma question, j’ai visionné le film après avoir vu la pièce chez Duceppe... sans grande surprise. Du point de vue structurel, film et pièce utilisent les mêmes schémas : actanciel et narratif.

Deux détails du film – allez savoir pourquoi ceux-là – m’ont interpellée après coup et incitée à faire des recherches sur Internet :

1. une allusion au capitaine Dreyfus, prisonnier à l’Île du Diable (en quelques clics, j’ai retrouvé le célèbre article d’Émile Zola paru au cours de « l’affaire Dreyfus » : *J’accuse...!*)
2. la citation littéraire approximative « *Ma tête est dans les étoiles* », dont Harold dit ne pas se souvenir du nom de l’auteur (ce pourrait être William Shakespeare, dans *Roméo et Juliette* : « *Que serait-ce si ses yeux étaient là-haut / Et les étoiles dans sa tête ?* »).

Pour ce qui est de l’adaptation théâtrale de Bélanger et Dumont, ce qui diffère du film, à première vue, concerne le fort accent québécois mis dans la seule bouche d’un inspecteur benêt incompetent (synthèse de tous les flics du film). Difficile de ne pas y voir un raccourci culturel contre lequel nous luttons au Québec dans les années 1970, en somme un emploi réducteur à l’opposé de la langue de Michel Tremblay.

Danielle Shelton et moi avons rendez-vous avec Béatrice Picard, pour une entrevue et un examen du texte de la pièce. À lire aux pages suivantes.

ENTREVUE AVEC BÉATRICE PICARD

Q – Vous avez confié à Mario Cloutier, journaliste à *La Presse* : « *C'est un rôle que j'ai toujours rêvé de jouer. Je la comprends. Nous avons toutes les deux le même type d'énergie. Comme elle, je ne vis pas dans le passé, mais dans le présent.* » Quel défi représente le fait de jouer un rôle qui vous ressemble, en comparaison d'un rôle de composition ?

R – Dans un rôle qui me ressemble, je peux m'abandonner. C'est le cas lorsque le personnage a mon énergie. Je n'ai plus alors à me rappeler sans cesse la manière dont la personne que j'incarne respire, marche, se tient, pense, parle... Dans le rôle de Maude, je n'ai pas eu cette contrainte : j'étais Maude... je suis Maude.

Q – Luc Bélanger a écrit dans *La Presse* : « *Chez Duceppe, la mise en scène rythmée d'Hugo Bélanger penche vers la comédie légère, au détriment de l'humour noir et du message social.* » À votre avis, pourquoi chez Duceppe a-t-on choisi cette distanciation du scénario original ?

R – C'est une opinion. Je crois plutôt qu'on a cherché à mettre mieux en évidence que seule Maude est vraiment en accord avec elle-même. Alors que son authentique excentricité et ses comportements libres et joyeux sauvent Harold du désespoir, les autres personnages, typés jusqu'à la caricature, demeurent englués dans un réseau social étouffant tissé d'artifices et de ce fait, sont incapables de lui venir en aide. À la fin, le jeune désespéré, qui voyait tout en noir, offre à la vieille dame un dernier anniversaire en couleurs. Le suicide planifié de Maude n'est pas tragique, contrairement aux simulations de suicide d'Harold. En somme, Hugo Bélanger et Michel Dumont ont choisi, dans leur adaptation du film et du roman de Higgins, de livrer ce message tout simple : « Aimez la vie ! »

Q – Est-on aussi surpris aujourd'hui par ce couple insolite qu'on l'a été dans les années 1970 ?

R – Il n'y a plus l'effet de surprise, et le ton léger de la production atténué probablement ce qui pourrait demeurer d'indignation. Mais il n'y a pas que l'écart d'âge (sept décennies tout de même !) et le fait que c'est la femme qui est beaucoup plus âgée : il y a aussi la différence de classe qui peut-être déstabilise encore aujourd'hui.

Q – Comment s'est fait le choix de cette pièce, l'écriture de l'adaptation québécoise et la mise en scène ?

R – Il faut d'abord dire que c'est moi qui ai proposé la pièce au Théâtre Jean-Duceppe. Je rêvais depuis des années de jouer ce rôle. Produire la pièce écrite par Higgins ou l'adaptation de Carrière aurait été trop onéreux, aussi Michel Dumont, le directeur artistique du théâtre, a-t-il décidé d'écrire, avec le metteur en scène Hugo Bélanger, une nouvelle adaptation. Ils se sont inspirés à la fois du film, de la pièce originale et de son adaptation française. Le nombre de personnages a été réduit, le décor s'est fait minimaliste et symbolique, la scénographie a optimisé les possibilités techniques de la scène tournante du théâtre ainsi que l'intégration des nouvelles technologies vidéos.

Je n'ai pas vu le film, pour demeurer distanciée de la comédienne Ruth Gordon. Mais j'avais vu Olivette Thibault et Yvette Brind'Amour jouer Maude, alors qu'elles étaient plus jeunes que le personnage, ce qui n'est pas mon cas. J'ai interprété une Maude de 90 ans, mon âge à quelques mois près. Le metteur en scène a pris cela en compte : comme je ne pouvais grimper à un arbre, il l'a changé en un rocher et il a dissimulé derrière un escalier, moins risqué pour l'escalade. Je remercie toute l'équipe de production : « Vous m'avez fait un merveilleux cadeau ! »

EXTRAIT DU ROMAN DE COLIN HIGGINS

adaptation de Jean-Claude Carrière, éditions Flammarion

- Harold, en quelle fleur voudriez-vous être transformé ?
- Je n'en sais fichtre rien, fit Harold se frottant le nez. Je suis un être tellement quelconque ! Et embrassant du geste un pré tout fleuri de marguerites, au flanc de la colline : peut-être une de celles-là.
- Pourquoi choisissez-vous ces fleurs-là ? demanda Maude un peu étonnée.
- Peut-être, dit Harold, parce qu'elles se ressemblent toutes.
- C'est bien ce qui vous trompe, fit la vieille dame en l'entraînant vers une touffe de marguerites. Regardez bien. Certaines sont plus petites, d'autres plus fournies, certaines penchent sur la gauche, d'autres sur la droite... il y en a même auxquelles manquent des pétales... en somme, toutes sortes de différences visibles à l'œil nu, et je ne me place même pas sous l'angle biochimique. Voyez-vous, Harold, elles sont comme les Japonais. Au début, on les trouve tous pareils, et quand on les connaît mieux, on s'aperçoit que, tout comme ces marguerites, il n'y en a pas deux semblables. Dites-vous bien qu'aucun être humain ne ressemble à un autre. Il n'en exista jamais de pareil avant lui et il n'en existera jamais de pareil après lui.
- Et, cueillant une marguerite à la blanche corolle :
- Chacune d'entre elles a sa personnalité propre. Elle sourit et tous deux se relevèrent.
- Possible, reconnut Harold à contrecœur, que nous ayons chacun notre personnalité, mais nous n'en devons pas moins vivre en société, et du geste il indiqua le pré fleuri de marguerites.

EXTRAIT COMPARATIF DE L'ADAPTATION DE BÉLANGER ET DUMONT

- MAUDE – Regarde là-bas, les champs noyés de fleurs ! Les fleurs ! Ce sont des amies réconfortantes. Elles naissent, elles poussent, elles fleurissent, elles font des fruits, puis des graines, elles se fanent et elles meurent. Quel formidable destin, hein ? Merveilleux ! Tu sais que les fleurs ont des sexes ?
- HAROLD – Pour vrai ?
- MAUDE – Mais oui. Les Florales internationales, c'est en fait une grande exposition de sexes. Tout à fait indécent.
- (ELLE RIT)
- HAROLD – Mais rien de plus beau !
- MAUDE – Quelle fleur t'aimerais être, toi ? Moi, un tournesol.
- HAROLD – Aucune idée. Peut-être une marguerite.
- MAUDE – Pourquoi une marguerite ?
- HAROLD – Parce qu'elles sont toutes pareilles.
- MAUDE – Mais c'est faux ce que tu dis là. Y en a des longues, des courtes. Certaines penchent à droite, d'autres à gauche. Y en a qui ont des pétales en moins. Chaque fleur est différente d'une autre, comme les humains.